

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. MARTINEZ DE LA ROSA,

MEMBRE DE L'INSTITUT HISTORIQUE DE FRANCE,

DANS LA 11^e SÉANCE DU 7^me CONGRÈS,

SUR CETTE QUESTION :

QUELS SONT LES SECOURS QUE CHRISTOPHE COLOMB A TROUVÉS DANS
LES CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES ANTÉRIEURES A SON ÉPOQUE, POUR
RÉALISER LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE?

(Extrait de *l'Investigateur*, journal de l'Institut Historique, 87^e livraison.)

PARIS,

A. RENÉ ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 52.

1841

DISCOUNT

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

1992

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. MARTINEZ DE LA ROSA,

Membre résidant de l'Institut Historique de France,

DANS LA 11^e SÉANCE DU 7^{me} CONGRÈS, SUR CETTE QUESTION :

« Quels sont les secours que Christophe Colomb a trouvés dans les connaissances géographiques antérieures à son époque, pour réaliser la découverte de l'Amérique ? »

Messieurs, je commence d'abord par vous faire des excuses : c'est trop de hardiesse de ma part que de prendre la parole en ces lieux, et devant un public non moins éclairé que respectable.. Me trouvant hors de ma patrie, je n'ai pas de livres, de documents, d'amis à consulter... Il y a aussi de bien longues années que j'ai été forcé de renoncer à ce genre de travaux aussi importants que paisibles... Mais ce qui m'effraie le plus, c'est la nécessité de m'exprimer dans une langue étrangère... Pour vous, c'est un instrument fort docile ; il se plie à merveille dans vos mains : l'idée et la parole naissent en même temps ; ce sont deux sœurs jumelles qui vont très-bien ensemble... Quant à moi, je suis obligé d'abord de saisir la pensée, et de la dépouiller ensuite de son costume national, pour la revêtir, bon gré malgré, d'une robe empruntée...

Je compte sur votre indulgence.

Je ne crois pas que Christophe Colomb ait beaucoup profité des découvertes des anciens. — A mon avis, les peuples de l'antiquité, même les navigateurs les plus hardis, ne s'éloignaient jamais des côtes : ils ne pouvaient pas le faire sans encourir les plus grands dangers, n'ayant pas la boussole, ni les autres instruments que les modernes ont à leur disposition... Les terres si riches, si abondantes, qu'exploitaient les Phéniciens, n'étaient probablement autres que l'Espagne : c'est là le pays qui a donné lieu à des récits, plus ou moins merveilleux, de leurs voyages : on peut même expliquer par ce moyen (et l'on en a fait ici l'observation) comment ils pouvaient retourner chez eux avec leurs bâtiments chargés de métaux précieux. — Tout récemment encore on a découvert en Espagne des mines d'argent qu'on avait négligées jusqu'à nos jours, ou, pour mieux dire, dont on ne se doutait guère : on croyait que ce n'étaient que des fables.... eh bien, on a découvert des travaux étonnants, qui paraissent, à ce qu'on dit, an-

térieurs à la domination des Romains ; et ces mines sont situées près de la mer, précisément sur les côtes les plus fréquentées par les Carthaginois, près de la ville de Carthagène, qui en porte encore le souvenir et le nom.

Les découvertes des anciens n'avaient presque pas laissé de traces : quelques phrases jetées comme au hasard dans les livres, des souvenirs confus, des traditions vagues, ne pouvaient pas être d'un grand secours à Colomb pour faire sa découverte.... Il ne songeait ni à l'Atlantide, ni à aucune autre terre située à l'occident de l'Europe : il ne s'en souciait pas, on vous l'a déjà dit : il ne cherchait que l'Orient. Il ne cherchait pas non plus les îles qui pouvaient s'être formées par le bouleversement du globe qui engloutit l'Atlantide : il était si loin de chercher des îles que, quand il mit le pied sur les premières qu'il trouva sur sa route, il crut que c'était un continent tout entier.... c'est-à-dire qu'il se trompait doublement : en croyant que c'était un continent, et en croyant que c'était celui de l'Asie.

Colomb, à mon avis, ne profita des travaux des anciens qu'en ce sens : il profita de l'état où se trouvaient de son temps la géographie et l'astronomie. Il ne pouvait pas ignorer l'état de ces sciences parmi les anciens, lui qui avait fait des études sérieuses, lui qui était Italien et qui vivait au quinzième siècle, dans ce siècle éminemment classique, et dans une terre éminemment classique aussi. Il a fait lui-même comme une espèce d'inventaire des connaissances qu'il avait acquises : il avait étudié, disait-il, la *cosmographie, l'histoire, des chroniques, la philosophie et d'autres sciences; l'art du pilote, l'astrologie, la géométrie, l'arithmétique*.... Il dessinait, et il savait tracer des cartes et des sphères... Il avait fréquenté des savants de différentes sectes et de plusieurs nations... On voit bien, Messieurs, que ce n'était pas un homme ordinaire ; Colomb savait tout ce que l'on savait de son temps !

On fait maintenant des efforts très-louables sans doute pour attribuer aux peuples du Nord une grande part dans la découverte de l'Amérique. La Société royale des Antiquaires du Nord, établie à Copenhague, a publié sur ce sujet un ouvrage fort remarquable, sur lequel je suis à même de vous donner quelques renseignements. Ayant l'honneur d'être membre de cette Société, son secrétaire m'a envoyé dernièrement un précis des travaux, et parmi lesquels on trouve quelques détails sur cet ouvrage, dont ce même secrétaire, M. Rafn, est l'auteur. Il porte pour titre : *Antiquitates Americane sive Scriptores septentrionales rerum antecolumbianarum in Americâ*. L'ouvrage compte 526 pages in-4^o impérial, avec 18 planches, savoir : 8 *fac-simile* des codex les plus importants qui ont servi à l'édition, 6 gravures des monuments de l'antiquité, et 4 cartes.—Il contient des anciens documents et des récits très-curieux sur les voyages et les découvertes des Scandinaves sur les côtes de l'Amérique... Il paraît qu'ils y ont connu le pays situé à l'ouest du détroit de Davis et le Labrador, Terre-Neuve, la Nouvelle-Écosse, Massachussets... On prétend même qu'ils descendirent jusqu'aux Florides... On compare les lieux et les noms, on y puise des inductions, on fait

des conjectures... J'ai même remarqué, dans quelques *revues* et dans d'autres recueils publiés aux États-Unis de l'Amérique, que l'on y faisait les plus grands éloges de cet ouvrage, et que l'on se plaisait à reconnaître, d'après la connaissance spéciale du pays, que les données contenues dans ce livre paraissent être de la plus grande exactitude.

Je n'en doute guère; je l'accorde même très-volontiers; mais, à en juger par le souvenir que m'a laissé cet ouvrage, dont j'ai lu un précis il y a quelque temps, voici ce qui en résulte, en l'examinant d'un œil impartial...

Un fait me paraît avéré : c'est que les peuples scandinaves firent quelques excursions sur le littoral de l'Amérique du Nord; mais je n'ai pas trouvé l'*anneau* qui pourrait rattacher ces découvertes, isolées, passagères, sans étendue comme sans suite, à la grande découverte de Christophe Colomb.

Il faut remarquer d'abord que ces découvertes des Danois et des autres peuples du Nord eurent lieu depuis le X^e siècle jusqu'au XIII^e; or, il y aurait toujours un vide immense, l'espace de deux ou de trois siècles, entre les découvertes des Scandinaves et celles de Colomb.

Il n'existe point de traces, au moins que je sache, qui puissent faire soupçonner que Colomb eût quelque connaissance de ces découvertes; je ne crois pas qu'il ait jamais visité les contrées du Nord; j'ajoute encore que, quand même il les aurait visitées, quand même (et c'est une supposition tout à fait gratuite) il aurait su que quelques navigateurs de ces contrées avaient été jetés sur des rivages inconnus, cette idée n'aurait eu que très-peu d'influence, aucune peut-être, sur sa résolution. Colomb n'avait qu'une idée fixe, ce qui fit que le vulgaire le prit parfois pour un aliéné. — Cette idée, c'était de trouver l'empire du grand Kan, dont on racontait tant de merveilles; or il était fort difficile de rattacher les découvertes des peuples scandinaves à cette idée capitale, qui absorbait, pour ainsi dire, toute la pensée de Colomb.

Un des orateurs qui ont parlé sur cette question a voulu attribuer aux Basques quelque influence sur la découverte de Colomb... Je crois, pour ma part, qu'ils ne peuvent en revendiquer aucune. Mon avis, sur ce point, est d'autant plus impartial que Colomb est né en Italie, et que les Basques, dont il s'agit, sont des Espagnols. — Ils ont d'ailleurs assez de gloire certaine pour qu'ils puissent se dispenser d'aspirer à une gloire douteuse. — Il est vrai qu'ils furent, dans le moyen-âge, des navigateurs très-entrepreneurs, très-hardis; le monument qu'ils ont élevé dans les ordonnances maritimes de Bilbao prouve à lui seul combien ce peuple était avancé dans la carrière du commerce et de la civilisation; mais rien ne prouve d'ailleurs que les Basques eussent fait des découvertes telles qu'elles puissent avoir beaucoup contribué au succès de Christophe Colomb. — L'auteur, qu'on a cité l'autre jour, Zamacola, passe même chez nous pour être trop passionné pour son pays... C'est un défaut qu'on doit lui pardonner volontiers; il provient d'un sentiment si noble qu'il porte en lui-même son excuse!

Quant à ce pilote basque qui aurait accompagné Colomb, c'est très-possible : les noms mêmes des cent et quelques compagnons qui le suivirent dans son voyage ont été conservés, fort heureusement pour leur mémoire ; mais ce fait ne prouve nullement que les Basques puissent réclamer une grande part dans le mérite de l'entreprise. Puisqu'elle se prépara en Espagne ; puisque l'expédition sortit des ports de l'Espagne, il est tout simple que parmi ces navigateurs basques, si courageux, si entreprenants, il s'en trouvât quelques-uns qui accompagnaient Christophe Colomb.

Celui-ci avait conçu son projet depuis longtemps, depuis vingt ans peut-être, avant de venir en Espagne : il est donc démontré qu'il n'emprunta sa pensée ni aux Basques, ni aux autres navigateurs qui l'aidèrent dans l'exécution.

Le fait est, à mon avis, que Colomb ne dut rien, ou presque rien, aux découvertes des anciens, ni aux découvertes des Scandinaves, ni à celles des Basques ; la chose dut avoir lieu d'une manière toute simple, toute naturelle, et qui me paraît extrêmement vraisemblable : Colomb avait remarqué que presque toutes les républiques de l'Italie s'étaient enrichies, qu'elles étaient devenues puissantes par le commerce avec l'Orient. — Pise, Gènes, Venise surtout, avaient puisé dans ces régions lointaines les trésors et la puissance dont elles étonnaient le monde ; le récit de Marco Polo avait échauffé l'imagination de Colomb... On sait qu'il avait toujours ce livre à la main. — Les Vénitiens avaient fréquenté une route pour faire le commerce avec l'Orient ; les Portugais en cherchaient alors une autre, en côtoyant l'Afrique, en doublant le cap des Tempêtes. — Or Colomb voulut trouver une troisième route, pour arriver au même but : voilà son idée tout entière. — C'était l'esprit de découverte, c'était l'esprit religieux, qui caractérisaient l'un et l'autre le XV^e siècle, qui poussaient Colomb, lui aussi, vers l'Orient : il ne cherchait pas un nouveau monde ; au contraire, il recherchait l'ancien ! — Il était si loin de chercher un nouveau monde, qu'il le trouva par hasard, qu'il le vit, qu'il y toucha sans le reconnaître. — Il lui donna même le nom des *Indes*, parce que c'était l'*Inde* qu'il cherchait ; et les habitants de ces contrées ont conservé le nom d'*Indiens*, qu'il leur donna aussi. — Ils ont conservé ce nom dans les ordonnances des rois d'Espagne et dans le recueil général des lois faites exprès pour ces populations... lois (soit dit en passant) qui sont un monument impérissable de sagesse et d'humanité !

On a dit avec raison que l'erreur était entrée pour beaucoup dans la découverte de Colomb : c'est vrai ; mais il faut dire aussi qu'au fond de sa pensée il y avait une idée juste. Colomb n'a pas trouvé la nouvelle route qu'il cherchait pour aller jusque dans l'Orient ; mais elle devait exister, elle existait dans le fait ; il l'a devinée, on l'a parcourue après lui !

Quant à la patrie de Colomb, on peut affirmer presque avec certitude qu'il était *Génois*. D'abord, c'était l'opinion la plus reçue de son temps ; ce fut l'o-

pinion de quelques écrivains qui l'ont connu personnellement... Il y en a deux surtout dont le témoignage est du plus grand poids dans cette question : celui de Martir de Angleria, savant très-distingué de l'Italie, qu'avait fait venir la reine Isabelle, avec d'autres gens de lettres non moins célèbres : il accompagna la reine pendant le siège de Grenade, il y vit Colomb; or cet auteur affirme que Colomb était *Génois*.

Il y a un autre écrivain, peu connu, mais dont l'ouvrage manuscrit (qui existe dans la bibliothèque de l'Académie d'Histoire, à Madrid, et que j'ai eu quelquefois entre les mains) est d'un prix immense. — C'était un bon curé de village, d'un village appelé *Los Palacios*, à peu de distance de Séville : ce curé écrivait, jour par jour, tous les événements de quelque importance dont il était témoin. Il ne se contentait pas de raconter; il faisait des portraits d'une ressemblance frappante, comme celui qu'il nous a laissé de la reine Isabelle. — Ce curé connut Christophe Colomb; il le logea chez lui, au retour de son premier voyage; il a laissé des détails précieux sur la découverte de l'Amérique, dont il s'occupe dans son ouvrage; et il y dit expressément que Colomb était *Génois*, et que, pendant quelque temps, il vendit, dans l'Andalousie, des cartes et des livres imprimés.

Presque tous les auteurs espagnols ont été d'accord sur la patrie de Colomb : il y a eu même un écrivain, plus connu par son esprit caustique et sa verve mordante que par sa profonde érudition et l'étendue de ses connaissances, Quevedo, qui a trouvé un sujet de plaisanterie dans la nationalité de Colomb. — Il est à remarquer qu'en Espagne on avait une certaine prévention contre les *Génois*; c'est tout simple : ils faisaient le négoce. — Or, Quevedo dit, en plaisantant : Ces diables de *Génois* nous emportent nos richesses; seulement Colomb nous a donné pour eux tous, car il nous a donné un monde !

• Solo el Genoves Colon
Dio por todos, dando un mundo. •

Mais l'argument le plus positif, c'est celui-ci : Christophe Colomb lui-même a dit, dans son testament, et plus d'une fois, qu'il était de *Gènes*. Cela, à mon avis, tranche la question.

Il est cependant assez singulier que le fils de Christophe Colomb, don Ferdinand, qui a écrit la vie de son père, parle de diverses opinions sur son origine, sans exprimer pourtant quelle était la véritable.

Cela m'a fait revenir à une idée qui m'avait saisi pendant quelque temps ; la voici : — En Espagne, dans les archives des Indes, qui sont un vrai trésor, il y a deux anciens manuscrits : l'un d'eux porte que Colomb était de *Cuguréo*, petit village situé près de la ville de *Gènes*; l'autre porte qu'il était né à *Cuguréo*, ou à *Nervi*, appartenant à *Gènes*. — De nos jours il existe encore un petit village, appelé *Cogoleto*; moi-même je l'ai visité : il se trouve à quelques lieues de

Gènes, dans la *riviera di Ponente*; on m'a montré la chétive maison où l'on dit que Christophe Colomb est né; c'est la tradition du pays; moi-même, quand j'y étais, je l'ai cru tout bonnement.... Quand on voyage, il faut avoir un peu de la bonne foi des anciens pèlerins.

Peut-être que le fils de Christophe Colomb ne voulut pas attribuer à son père cette modeste origine. Si ce fut la cause de son silence, il eut tort: en prononçant le nom de Christophe Colomb, on ne pouvait pas se rappeler *Cogoletto*, mais le *Nouveau Monde*!

Pendant ses premières années Christophe Colomb navigua beaucoup; tout ce qui l'entourait flattait sa passion dominante; et les récits des voyageurs, et les aventures, et les fables mêmes, tout contribua à enflammer de plus en plus son imagination. Il conçut fortement une idée; il la garda pendant toute sa vie: cette *idée*, c'est son *histoire*!

En Italie il songeait déjà à l'Orient; il rêvait, jour et nuit, à ces beaux pays que Marco Polo avait visités, qu'il avait décrits, du fond d'une prison, précisément à Gènes.

Colomb se rendit ensuite en Portugal; c'est tout simple; c'était le peuple qui se vouait alors aux découvertes avec le plus d'ardeur, avec le plus de foi. A la cour, à la ville, parmi le bas peuple, on ne parlait que de frayer une nouvelle voie, pour pénétrer jusqu'en Orient... Colomb le rencontrait partout!

Qu'il me soit permis de faire ici une observation qui tient à mon sujet: c'est une coïncidence singulière, unique peut-être dans les fastes du monde, que de voir deux hommes éminents (Colomb et Vasco de Gama), deux génies supérieurs, placés sur la même ligne, et qui, presque en même temps, se proposent d'atteindre un but, grand, immense, et qui se dirigent vers ce but par des voies différentes, ou, pour mieux dire, diamétralement opposées!

Colomb se maria en Portugal, où il resta pendant quelques années; là il acquit de nouvelles connaissances; là, de nouvelles excitations rallumèrent continuellement sa passion dominante; il paraît même qu'il reçut, dans l'héritage de son beau-père, des documents précieux sur les découvertes que les Portugais venaient de faire, principalement sur les côtes de l'Afrique. Je crois qu'il alla, lui aussi, dans une des Açores.

Après un séjour de quatorze ans, Colomb quitta le Portugal, où ses projets n'avaient pas trouvé l'accueil qu'il désirait; c'était précisément au moment où on était à la veille de doubler le *cap de Bonne-Espérance*; tous les esprits, tous les yeux étaient tournés de ce côté-là. Le projet de Colomb dut paraître une distraction dangereuse, ou plutôt une folie.

Colomb arriva en Espagne dans le moment le moins opportun. La guerre de Grenade venait d'éclater; cette guerre terrible, opiniâtre, qui dura pendant dix ans, comme celle de Troie, et dont les exploits vrais, authentiques, surpassèrent les exploits fabuleux chantés par Homère. — Les forces de l'Espagne suffisaient à peine à une telle entreprise: c'était une lutte à outrance, une

guerre à mort entre deux nations ennemies, qui étaient restées mêlées ensemble, pendant huit siècles, sans se confondre et sans se réconcilier ! — Ferdinand et Isabelle étaient trop occupés de Grenade pour s'arrêter aux sollicitations d'un inconnu, qui venait si mal à propos leur présenter un projet bizarre. — Il est cependant remarquable qu'ils accordèrent quelque secours à Colomb, qu'ils lui ordonnèrent de les suivre, qu'ils envoyèrent son projet à Salamanque, pour qu'il fût examiné par un comité de savants... Colomb ne se découragea point ; ses cartes et ses papiers sous le bras, il quitta les rivages de la mer, et s'en alla tout droit à Salamanque... Là aussi il cherchait l'Orient !

Les avis furent partagés ; mais enfin il y en eut quelques-uns de favorables. Colomb revint auprès de la reine ; il la suivait partout, à la cour, dans le camp, au siège de Malaga, à celui de Grenade... Mais il ne pouvait pas vaincre l'obstacle principal. L'entreprise de Grenade était si grande qu'elle ne permettait pas d'en entamer une autre. — Pendant l'espace de huit ans d'incertitude et d'attente, Colomb fut plus d'une fois sur le point de quitter l'Espagne ; il y fut retenu, à ce qu'il paraît, par les liens de l'amour ; il aimait une dame de Cordoue, aussi noble que belle, dont il avait eu un fils naturel, don Ferdinand. — Si cette liaison le retint en effet, comme tout porte à le croire, c'est une nouvelle confirmation de ce que l'on a si souvent répété : que les plus grands événements ne tiennent parfois qu'à de petites causes ; l'Espagne doit peut-être la découverte et la possession d'un nouveau monde aux beaux yeux d'une dame de l'Andalousie !...

Sur la fin de la guerre de Grenade, la reine voulut que l'expédition de Colomb eût lieu. Ce fut cette princesse, d'un caractère si noble et d'un esprit si éclairé, qui accueillit le projet de Colomb... La grande reine devait comprendre le grand homme !

Mais où trouver les moyens pour subvenir aux frais de l'expédition ? il fallait armer deux ou trois petites barques ; il fallait faire d'autres dépenses ; et le trésor était épuisé. — C'est ici que se révèle tout entier le caractère de cette femme héroïque : elle se dépouille de ses bijoux, elle les rassemble, elle les offre en gage pour que l'on trouve de l'argent, ... et c'est avec cet argent emprunté sur ce gage que la couronne de Castille acquiert un nouveau monde !

Colomb a vu l'étendard de la croix flotter sur les murs de l'Alhambra ; il a vu (c'est lui-même qui le dit) le roi maure, détrôné, venir au devant des vainqueurs ; quelques jours après, dans le mois même où la capitulation de Grenade a eu lieu, l'expédition de Colomb est tout à fait résolue. — Il va partir enfin pour son Orient chéri : la Reine Catholique le nomme d'avance *grand amiral, vice-roi et gouverneur de toutes les contrées, de toutes les îles qu'il parviendra à découvrir*. Elle lui accorda encore une autre grâce, qui doit nous paraître singulière, mais qui atteste l'esprit du temps : elle permit à Colomb de faire usage du *Don*, devant son nom... Voilà encore l'honneur devenu un trésor précieux dans une monarchie !

Colomb partit vers le milieu de cette même année : trois petits bâtiments (*caravelas*) composaient toute sa flotte. Outre le tourment de l'incertitude et les périls de la mer, il en éprouva bien d'autres et de plus d'un genre. — On raconte de lui une anecdote, que je crois authentique, et qui prouve la présence d'esprit et le courage de Christophe Colomb. — Ses matelots se révoltèrent plus d'une fois ; ils commençaient à croire qu'il était sorcier, ou quelque chose de semblable, et ils résolurent de le jeter à la mer. — Se voyant dans ce péril extrême, il conserva son sang-froid, comme l'abbé Maury dans la première époque de la révolution française ; mais il ne dit pas : *Quand vous m'aurez mis à cette lanterne, y verrez-vous plus clair?*... Colomb fit à ses matelots cette autre réflexion bien plus grave : *Quand vous m'aurez jeté à la mer, comment ferez-vous pour retourner en Espagne?*... Il leur promit de les y conduire ; il fit semblant de changer de direction ; mais il n'en continua pas moins tout droit vers son but : il y tenait plus qu'à sa vie !

Dans une de ses lettres adressées au roi et à la reine (il y en a dans les archives de l'Espagne ; il y en a aussi dans celles de la maison du duc de Veragua, descendant de Colomb), il leur disait : « Vos Altesses m'ont ordonné de ne pas aller dans l'Orient par terre, comme on a l'habitude de le faire ; mais bien par la voie de l'Occident, par où nous ne savons pas *de source certaine* (je vous prie de remarquer l'expression) que quelqu'un y soit jamais allé. »

On a conservé le journal qu'il rédigea lui-même pendant sa longue et hasardeuse navigation : c'est un document du plus grand prix, qui se trouve, avec plusieurs autres, dans un ouvrage fort remarquable dont j'ai à vous entretenir pendant quelques instants. Cet ouvrage a pour titre : *Recueil des voyages et des découvertes faites par les Espagnols depuis la fin du XV^e siècle*. L'auteur, M. Fernandez Navarrete, un des hommes les plus érudits de l'Espagne, a rendu un vrai service à sa patrie en tirant de l'oubli des documents précieux qu'il était à même de se procurer, étant à la tête du *dépôt hydrographique* de Madrid, et ayant à sa disposition d'autres archives. C'est là qu'il a puisé les matériaux de son ouvrage, qui jette une lumière nouvelle sur l'histoire de la navigation. — Il y en a un exemplaire à la Bibliothèque Royale de Paris ; il y en a du moins les deux premiers volumes, mais ce sont précisément ceux qui contiennent le récit des découvertes faites par Christophe Colomb ; moi-même hier j'en ai parcouru à la hâte quelques feuillets, et je crois que tous ceux qui voudront se faire une idée juste du sujet qui nous occupe feront bien de consulter un ouvrage aussi important.

M. Navarrete a contribué aussi au succès qu'a eu, à juste titre, *l'Histoire de Christophe Colomb*, publiée aux États-Unis de l'Amérique par M. Washington Irving ; cet écrivain, aussi élégant que facile, a habité pendant quelque temps l'Espagne, et il en a tiré des matériaux d'un grand prix.

Il y a encore aux États-Unis un autre écrivain, laborieux, profond, consciencieux, dans le genre allemand, qui a publié récemment une *Histoire du ré-*

gne des rois catholiques, qu'il a eu la bonté de m'envoyer. Comme un épisode de cette histoire, ou, pour mieux dire, comme la découverte du Nouveau-Monde, par Christophe Colomb, est une partie des plus intéressantes de cette histoire, M. Prescott a profité à son tour des travaux de M. Navarrete.

C'est un spectacle agréable que de voir au delà des mers, sur l'autre hémisphère, des écrivains aussi distingués se vouant avec le plus grand zèle à éclairer l'histoire de leur pays, en faisant avec l'Europe un échange de lumières qui doit tourner à l'avantage du Nouveau-Monde ainsi que de l'Ancien!... Je reviens à mon sujet.

L'expédition partit du port de Palos. « Je pris (dit Colomb) la route des îles Canaries, qui appartiennent à Vos Altesses et qui se trouvent dans l'Océan, pour prendre de là mon point de départ et continuer ma navigation jusqu'à ce que je trouvasse les Indes, afin que je pusse remplir l'ambassade dont Vos Altesses m'ont chargé pour les rois de ces contrées, en faisant tout ce que Vos Altesses m'ont ordonné de faire... et je serai obligé (ajoute-t-il avec une naïveté charmante, qui peint à elle seule le grand homme,) je serai obligé d'écrire pendant la nuit ce que j'aurai fait pendant le jour : il faut surtout que j'oublie de dormir, et que je m'occupe tout à fait de la navigation ; c'est nécessaire, mais c'est bien pénible!... »

Vers la mi-octobre il découvrit la terre pour la première fois : c'était une île que les habitants du pays appelaient *Guanahany*, et à laquelle Colomb donna le nom de *San-Salvador*.

Colomb quitta cette île : il ne voulait pas perdre de temps ; son but était (d'après son propre témoignage) de trouver l'île *Cipango*... Toujours Marco Polo devant ses yeux!

Il se trouva comme égaré au milieu du labyrinthe que formaient ces îles : « Il y en a (dit-il) un si grand nombre que ces Indiens m'en ont cité une centaine par leur nom. »

Il débarqua à une seconde île qu'il appela *Santa-Maria* ; il visita la troisième, à laquelle il donna le nom de *Fernandina*, en honneur du roi Ferdinand ; il en visita encore une quatrième, à laquelle il attacha le nom d'*Isabela*... On voit même dans ces petits détails l'esprit du siècle ; l'esprit à la fois religieux et monarchique qui présidait à ces entreprises.

On ne peut s'empêcher de sourire parfois en voyant ce grand homme, qui venait de découvrir un nouveau monde, aller frapper à toutes les portes et demander à tout venant des nouvelles du grand Kan!... « Cette terre (dit-il en parlant d'une de ces îles) doit être fort riche en épiceries. » Il croit toujours qu'en avançant un peu plus il trouvera de l'or en abondance... S'il voit de petites coquilles sur le bord de la mer, il s'en réjouit. « C'est un signe (dit-il) qui annonce l'existence des perles!... » Il a devant lui un spectacle grand, magnifique, sublime ; il en est ravi, il en parle avec enthousiasme ; mais il ne rêve que l'Orient!

Il arriva enfin à l'île de *Cuba*. Là Colomb crut qu'il avait atteint le but de son voyage : il voyait les petites *canoas* des Indiens, mais il s'attendait d'un moment à l'autre à voir arriver de plus gros bâtiments, les vaisseaux du grand Kan ! — Sous cette impression Colomb envoya le pilote de *la Pinta* (nom d'une de ses *caravelas*) pour prendre des renseignements sur le pays et pour porter une ambassade et des présents à ce puissant monarque. Le pilote revint; il croyait que ce n'était pas une île, mais bien un continent, et très-étendu; le roi de ce pays n'était pas le grand Kan, mais il était bien en guerre avec lui!... Les habitants l'appelaient dans leur langue *Cami*...

Les Espagnols ne comprenaient pas les Indiens, et les Indiens ne comprenaient pas davantage les Espagnols; mais comme ceux-ci ne demandaient autre chose que l'endroit où ils pourraient trouver le grand Kan, ils prenaient en ce sens tous les mots barbares qui venaient frapper leur oreille et qui avaient une désinence tant soit peu semblable.

Colomb ne se départit pas de son idée : il disait (d'après ses documents mêmes) qu'il ferait encore des efforts pour arriver jusqu'au grand Kan... « Il doit résider vers ces contrées (ajoutait-il), ou bien j'irai à la ville de *Cattay*, qui lui appartient aussi. Elle doit être fort grande, d'après ce qu'on m'en a raconté avant que je ne quittasse l'Espagne. »

Je m'arrête ici avec Colomb. — Vous le voyez, Messieurs, la même pensée l'occupe toujours; elle l'empêche de rien voir, de rien entendre : il vient de trouver un monde, et il n'aspire qu'à suivre de loin les traces de Marco Polo!

Ma tâche difficile est finie; ce qui m'avait décidé à l'entreprendre, c'était d'abord le désir de payer ce faible tribut au corps savant qui m'a fait l'honneur de m'admettre dans son sein; c'était encore l'envie de me montrer docile aux obligeantes excitations de notre illustre président... Il y a un autre motif qui m'est, pour ainsi dire, personnel : il s'agissait de Christophe Colomb, de ce Colomb dont les Italiens et les Espagnols s'enorgueillissent : les Italiens, fiers de son origine, et nous, Espagnols, plus fiers encore de sa gloire.

